

Le libertaire

Rédaction :
Administration : N. FAUCIER
22, rue des Prairies, Paris (20^e)
(chèque postal : N. Faucier 1165-55)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

PRÉTEXTES A DÉCLENCHEMENT DE GUERRES

On croit nous embarrasser en nous demandant, à tout propos, et même hors de propos, quelle serait notre attitude en cas de conflit armé entre pays capitalistes. C'est vraiment nous mal connaître que de croire que notre position sur un point aussi capital est équivoquée. Des dissenssions d'ordre doctrinal ou tactique ont pu se faire jour entre nous, jamais ils ne sont venus d'une pareille question.

Nous sommes contre la guerre, contre toutes les guerres. Affirmation toute platonique, dira-t-on, qui ne résoud rien. D'accord. Aussi, il serait bon qu'on précisât une fois de plus les modalités de la lutte que nous menons, que nous continuerons à mener, dût-il nous en coûter, contre la guerre.

Il ne faut pas se faire illusion. Nous ne sommes pas de ceux ici — nos détracteurs nous l'accorderont — qui prétent foi aux boniments pacifistes, sentimentalismes, pleurnichards, dont les historians consulaires, gargaissent les foules qui les suivent.

Nous savons aussi bien que quiconque que la guerre est une fatalité quasi inéluctable du régime capitaliste. Il est banal, poncif et rebattu de dire que la société dans laquelle nous vivons porte en elle la guerre comme la nuée porte l'orage. Il n'est nul besoin d'être grand clerc pour arriver à ces constatations.

Il ne s'agit donc pas de phrasier à perpétuelle haleine. Il est un remède certain, efficace : le feu rouge, la Révolution Mondiale. Le prolétariat est-il en état de la faire ? La grande question est là et non ailleurs. Tout le reste — conciliabules pacifistes, cours d'arbitrage, gestes symboliques — n'est que palliatifs, vain et fallacieuse littérature.

La guerre peut venir, une certitude : les anarchistes ne marcheront pas. Si par leur propagande de tous les jours, ils ont su créer autour d'eux un mouvement fort, actif, ils sauront s'opposer à la catastrophe ; pour parler clair et sans retenue, ils sauront saboter la mobilisation et ainsi empêcher une nouvelle hécatombe.

D'autre part, si le peuple devait montrer devant un nouveau massacre la même passivité, la même : cowardise qu'en 1914, les anarchistes sauraient individuellement ne point manquer à leurs idées. En aucune manière ils ne se feraienr les auxiliaires des bellâgants qu'ils furent.

Nulle confusion n'est possible, notre attitude est nette, franche : Révolution si la masse des citoyens n'entend pas se laisser mener à l'abattoir comme en 1914, ou alors si l'éccœurante soumission prolétarienne d'il y a quinze ans se renouvelle : refus individuel, insoumission, désertion, etc.. De toutes façons, les anarchistes n'abandonneront rien de leur dignité personnelle. Sous quelque prétexte que ce soit, les anarchistes — évidemment pas ceux qui marchent dans le sillage des sergents recruteurs qui s'appellent Grave, Cornélyssen, Pierrot — ne sauront sans se parjurer, participer à la guerre.

Ce nécessaire préambule acquis, voyons de près le conflit sino-russe. On connaît les faits. Apparemment, c'est une misérable question d'intérêt qui défraie la chronique internationale. Une ligne de chemin de fer chinois gérée mi-parie par les Russes, mi-parie par les Chinois. Ceux-ci ont chassé les autres, les frustrant de la propriété de quelques centaines de kilomètres de voies ferrées. C'est pour cette bénignité, cette misère, que deux peuples sont en voie de s'affronter sur le champ de bataille. Tout au moins, c'est là le prétexte officiel donné par les nations antagonistes. Du reste voici quelques commentaires de notre Mère-l'Oie l'Humanité sur la question :

Cette ligne est placée sous une administration paritaire dont les Soviets respectent toujours le contrat en dépit des coups de main référés de Tchang Tsao Lin, l'ancien tyran de Moukden.

Aucune assimilation n'est possible entre le régime du chemin de fer de l'Est et les privilégiés scandaleux dont jouissent les puissances capitalistes en Chine.

L'Humanité ne se gène en rien. Les prétentions soviétiques à asservir les Chinois sont fondées, dit-elle. Seuls les capitalistes non-russes sont des usurpateurs.

teurs. La logique bolcheviste est plutôt courue.

**

Il nous faut y revenir. Ces dernières années, l'Internationale Communiste, qui n'est — n'en déplaise à beaucoup — qu'une filiale du gouvernement des Soviets, a lancé divers mots d'ordre, qui ne laissent point d'inquiéter tous ceux qui croyaient que les bolchevistes, en dépit de leurs erreurs et de leurs trahisons, demeuraient encore internationnalistes. Chez les peuples coloniaux, chez les peuples opprimés, asservis par les impérialismes européens, les chefs bolchevistes suscitèrent des révisions de l'esprit nationaliste. Ils se mirent à réclamer avec fureur le respect des nationalités. On a gardé souvenance de leur attitude dans l'aventure raffaine où leur tactique fut si lamentable, malgré le bluff de la fraternisation. Ailleurs, aux Indes, en Chine, ils attisèrent, ils exacerbèrent les passions chauvines. Personne n'a oublié comment ils furent victimes de leurs propres mots d'ordre, comment tour à tour Kuomintang et Tchang Kai Tcheck les dupèrent, les roulèrent. La Chine aux Chinois, implorâmes les catholiques du bolchevisme. Eh bien, les Chinois appliquant à la lettre leurs fausses théories, les ont chassés. Les bolchevistes n'ont vraiment pas sujet de se plaindre.

Alors, pourquoi la guerre ?

**

D'une observation stricte des « prétextes diplomatiques » allégués de part et d'autre dans le différend sino-russe, il apparaît que les gouvernements de Nankin sont tout aussi peu honnêtes que les Russes. Les chefs chinois ne sont que des fantoches, aux mains de russes capitalistes, qui inquiètent l'avidité conquérante des Russes. Qu'on ne se méprenne point : pour nous les gouvernements russe et chinois se valent. Il nous faut marquer cependant que les Chinois, à l'heure où ils se préparent à la guerre, ne jettent pas dans le monde international du travail le mot d'ordre d'une protestation contre la guerre. Les chefs bolchevistes, alors qu'ils préparent leurs armements, en vue de la guerre avec la Chine, conjurent les prolétaires du monde entier de protester contre la guerre qui vient. Leur duplicité est flagrante. Ils se paient la tête de leurs ouailles, sans retenue aucune.

Or, pas un bolcheviste, si mal intentionné fût-il à notre égard, ne s'aviserait de nous contredire lorsque nous disons que toute guerre est faite au détriment des prolétaires, avec la peau des prolétaires, que ceux qui la font faire et en profitent — militaires professionnels, ministres, hauts fonctionnaires, marchands de munitions, mercantis de toute sorte — n'en sont jamais les victimes. Dans une guerre russo-chinoise (et vraisemblablement le conflit restera très peu de temps limité à ces deux pays, il ne tarderait pas à dégénérer en guerre générale), ce serait, sans nul doute, les ouvriers et les paysans chinois et russes qui fourniraient la chair à canon, le bétail négligeable des armées de choc. Même à supposer (drôle d'hypothèse !) que du côté russe l'unanimité de la nation, sans distinction de fortune ou de situation — car en Russie la hiérarchie sociale existe tout comme ailleurs, ne l'oublions point — marchât à fond dans la guerre, ce serait contre les coolies chinois que les Russes s'armeraient, contre les prolétaires chinois, auxquels les bolchevistes veulent tant de bien, à en croire l'Humanité qui osait écrire l'autre jour :

Le peuple russe n'a rien changé de ses dispositions envers le peuple chinois. Les ouvriers qui, ces jours-ci, à Leningrad et à Moscou, dénoncent dans leurs démonstrations la provocation de Kharbine, sont les mêmes qui, il y a deux années, dénonçaient les amiraux anglais qui bombardèrent les villes ouvertes.

Les vrais amis de la Chine, ses défenseurs de toujours, ne sont pas à Nankin où siègent les usurpateurs et les tortionnaires, ils sont à Moscou. Ce sont les révolutionnaires bolcheviks que Sun Yat Sen avait salués naguère comme les alliés solides de la Chine nouvelle.

Honteuse hypocrisie.

Ainsi — puisque dans la guerre ce ne sont point les meuteurs d'hommes qui se font tuer — les soldats russes iraient massacer les pauvres bougres de Chinois au nom de l'amitié qu'ils leur portent !

Ah ! la guerre est une monstrueuse chose contre laquelle nous n'agirons jamais trop. Mais les plus exécrables et les plus nuisibles auteurs de guerres se sont ceux qui prennent visage de pacifistes et qui poussent les peuples à s'entre-détruire au nom de bons et beaux sentiments.

LE LIBERTAIRE.

Répression criminelle et imbécile

Les gouvernements russes arrêtent les militants libertaires qui avaient jusqu'ici échappé à la répression. Les staliniens veulent en finir avec les anarchistes. Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire, dans ce même numéro, l'appel que nous adressent les camarades russes exilés, réfugiés à Paris.

Les gouvernements français, qui jettent le voile — malgré les dénégations du Parti communiste — que le 1^{er} août sera un jour d'émeute, ont déchaîné leurs policiers contre les bolchevistes. Et ce sont des arrestations préventives au petit bonheur.

Ce qui se passe là-bas ne peut nous faire excuser ce qui se passe ici, ni nous empêcher de protester contre les attentats à la liberté individuelle perpétrés par le m'a-tu-vu Chiappe, le crâne Tardieu, le taré Barthou et le cœur sec Poincaré.

Les ouvriers anglais voient clair

Nous avons écrit à différentes reprises que les prolétaires anglais ne devaient pas attendre grand chose de l'avènement des « travailleurs » au pouvoir.

Et ce n'est pas seulement notre avis, c'est aussi, comme on va le voir, celui du journal officiel des postiers anglais :

Maintenant que les élections sont terminées et qu'un nouveau gouvernement est installé, il est bon d'examiner la situation générale en ce qui concerne ses répercussions sur la situation des employés des P. T. T., et sur les intérêts de ces derniers. Il ne faudrait pas supposer qu'avec l'arrivée au pouvoir d'un gouvernement travailliste et l'installation d'un Postmaster général socialiste à Saint-Martin-le-Grand, l'Union des travailleurs des postes se trouve en face d'une perspective heureuse offrant la solution rapide à tous les problèmes qui sont posés.

Le principe constitutionnel : Le Roi est mort, vive le Roi s'applique aussi bien à un département ministériel qu'à la Couronne ; et nos lecteurs doivent s'attendre à ce que la politique de l'Administration ne subisse pas de modification profonde résultant du seul changement de gouvernement.

C'est triste, mais c'est ainsi et, à notre avis, dans les quelques mois qui vont suivre, nous aurons besoin d'un syndicat actif et vigoureux, si nous voulons que passent dans le domaine de la réalisation des espoirs que l'arrivée du Labour Party au Gouvernement avait fait naître dans les esprits des postiers britanniques.

Que ce soit ici ou là il se confirme que le prolétariat devra faire ses affaires lui-même s'il désire être bien servi. Nous sommes heureux de constater que cette vérité pénètre dans les milieux les plus réformistes.

NOTRE GRAND FORMAT

C'est à partir du 5 octobre que nous agrandirons notre format, que nous augmenterons le nombre de nos collaborateurs et que nous vous présenterons, camarades, un organe aussi bien fait que possible.

Comptez sur nous.

Mais pouvons-nous compter sur vous tous afin d'avoir les moyens matériels d'opérer un bon lancement et de tenir le coup par la suite ?

La semaine prochaine nous vous soumettrons divers projets dont l'exécution sera susceptible d'assurer à notre LIBERTAIRE grand format la vitalité nécessaire.

Aucun homme ne pourra être complètement heureux tant qu'il subsistera un malheur. Le malheur d'un seul être est une défectuosité qui empêche le bonheur de l'Univers d'être parfait et complet. — (MAXIME CHINOISE CITÉE PAR POUVOURLVILLE.)

L'INJUSTICE ÉCONOMIQUE

Je vois la Société partagée en deux ou trois clans : les uns qui travaillent, les autres qui *font travailler*, les troisièmes qui ne font rien. Ceux qui ne font rien dévorent, ceux qui *font travailler* s'engraissent et ceux qui travaillent effectivement créent. Je me demande pourquoi cela est ?

Existe-t-il une loi naturelle, qui contrarie certaines catégories d'hommes à besoing tels des serfs, tels des esclaves, pour que d'autres catégories, les élites puissent vivre dans l'oisiveté relative, se livrer à des occupations de choix, connaître la joie, le plaisir, en un mot tous les biens de la civilisation ?

J'interroge l'ordre naturel. Il prescrit simplement que, puisque les aliments ne se présentent pas tout préparés à notre bouche, il faut les aller chercher et dépenser pour ce faire un effort, un travail, une fatigue. Obligation de travailler pour qui veut manger : voilà donc la sentence que nul ne peut échapper. Il n'en dit pas plus long. Travailler pour vivre et non pas vivre pour travailler. Produire pour consommer et non pas consommer pour produire. Echappent à cette obligation, les infirmes et les malades à qui la société se doit à elle-même de procurer les soins et le confort. L'effort de l'homme à la recherche de sa subsistance est proportionné à ses besoins d'une part, à sa capacité de produire d'autre part ; le travail en collectivisme, le travail organisé armé du marxisme moderne doit normalement atténuer la peine des hommes, limiter la durée de leur effort et en accroître le résultat.

Normalement, l'aisance et le bien être pour tous doivent résulter des efforts collectifs dans une société qui serait faite pour l'individu.

Cette organisation n'est pas ; elle est à venir.

Et l'interroge l'ordre social actuel, tel qu'il est engendré par une succession d'avatars évolutifs opérés sous le signe de l'argent et de l'autorité.

Cet ordre civilisé repousse le fait esclavagiste qui, cependant, le caractérise. Il le nie, contre l'évidence la plus criante. Il n'y a pas d'esclaves, pas de serfs de la production ; rien que des hommes libres. Les voies de la richesse sont ouvertes à tous.

Aussi vrai que la terre tourne, l'esclavage existe. Cé que les économistes distingueraient dans leur jargon sous la rubrique de l'inégalité des conditions en attesté. Quelle est donc la loi sociale, ou divine, qui impose que des hommes travaillent, telles des bêtes de somme, pour consommer maigrement, tandis que d'autres hommes travaillent faiblement ou pas du tout et consomment grassement ? Qu'est-ce donc qui contraint ceux-là à peiner, à se dévoyer, à mourir pour ceux-ci ?

Longtemps, l'ordre social à base de propriétaire a étudié cette question, laquelle ne se présentait que sous une forme abstraite, philosophique. Puis il a invoqué les sages décrets de la Providence : Celui qui gouverne les empires a prévu l'existence de riches et de pauvres. Et depuis l'arrivée au pouvoir d'un gouvernement travailliste et l'installation d'un Postmaster général socialiste à Saint-Martin-le-Grand, l'Union des travailleurs des postes se trouve en face d'une perspective heureuse offrant la solution rapide à tous les problèmes qui sont posés.

Le principe constitutionnel : Le Roi est mort, vive le Roi s'applique aussi bien à un département ministériel qu'à la Couronne ; et nos lecteurs doivent s'attendre à ce que la politique de l'Administration ne subisse pas de modification profonde résultant du seul changement de gouvernement.

C'est à partir du 5 octobre que nous agrandirons notre format, que nous augmenterons le nombre de nos collaborateurs et que nous vous présenterons, camarades, un organe aussi bien fait que possible.

Comptez sur nous.

Mais pouvons-nous compter sur vous tous afin d'avoir les moyens matériels d'opérer un bon lancement et de tenir le coup par la suite ?

La semaine prochaine nous vous soumettrons divers projets dont l'exécution sera susceptible d'assurer à notre LIBERTAIRE grand format la vitalité nécessaire.

Avec l'ordre social actuel, les hommes qui travaillent sont embauchés, payés, mais ne sont pas payés pour leur travail. Ils sont payés pour leur temps de travail, mais pas pour leur travail. Ils sont payés pour leur temps de travail, mais pas pour leur travail.

Le temps où le parti bolchevique a opéré l'écrasement général du mouvement anarchiste en Russie. Par la force de la police et de l'armée il a anéanti tous les groupements anarchistes créés pendant la révolution. Toute activité anarchiste a cessé en Russie depuis. Ceux des anarchistes, peu nombreux, qui ont échappé aux arrestations et sont restés en « liberté » se sont vus dans l'impossibilité de faire une action quelconque. Parmi ces anarchistes non arrêtés se trouvaient plusieurs militants remarquables et bien connus du mouvement révolutionnaire russe et international : Nicolas Rogdaielloff, Barmach, Kaidanoff-Ilovaysky, André Andreïev, Khoudolei, Barmach et bien d'autres encore.

Aux temps où le parti bolchevique naissait seulement (1900-1905), les camarades Rogdaielloff, Barmach et autres étaient déjà les propagandistes de la révolution sociale ; ils étaient parmi ceux qui, les premiers, ont lancé dans les masses ouvrières et paysannes russes les mots d'ordre de cette révolution. Dans leur lutte pour notre belle cause, ces hommes, de même que les ouvriers révolutionnaires organisés par eux, ont subi pendant de longues années les dures épreuves de l'existence, de la prison et du bagne, et bien des leurs ont péri sur l'échafaud.

Et comme récompense, ces militants

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"

| FRANCE | ETRANGER |
|--------------------|--------------------|
| Un an... 22fr. | Un an... 30fr. |
| Six mois... 11fr. | Six mois... 15fr. |
| Trois mois... 5.50 | Trois mois... 7.50 |

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Téléph. : Roquette 57-73

elle-même s'est chargée, aux alentours de 8, de démontrer aux gueux l'inanité de la croyance paradisiaque. Elle a lancé son cri fameux : *enrichissez-vous !* Rien n'a changé. Les pauvres sont devenus des parias. Ils se sont multipliés tragiquement. Le paupérisme a rompu toutes digues. C'est alors que les savants ont fait intervenir Darwin. Le Darwinisme, religion officielle, a promulgué, au nom de la concurrence vitale, que toujours et partout le sort des faibles est d'être dévorés par les forts. En conséquence, l'ordre social est parfait, puisqu'il donne à cette loi une consécration universelle

LES FORMES LARVÉES DE LA RELIGIOSITÉ

Superstition. — Métapsychique. — Psychanalyse

tion sociale. En vain les anarchistes de Moscou ont-ils demandé la possibilité d'exercer leurs droits de révolutionnaires : d'organiser une réunion à eux, un meeting à eux, car la féroce rafinede l'impérialisme américain était doublé intolérable pour nous, comme révolutionnaires et comme anarchistes ; — ce droit nous a été refusé. Seuls, nous devions rester des témoins silencieux de l'agitation universelle. Ce qui, dans tous les pays, apparaissait comme le devoir de chaque révolutionnaire, nous était imputé à crime. Aucun journal (sovietique), en publiant les communications de tous les pays du monde, n'a osé donner une place non seulement à notre protestation, mais même à notre télégramme. Nous ne pouvons faire notre profonde indignation contre cette violence, contre cette violation de nos droits, au nom de la révolution sociale, à laquelle nous avons donné notre vie tout entière. »

Ce seul fait d'avoir réduit à l'inexistence politique des militants héroïques du prolétariat russe est, de la part du pouvoir, un crime monstrueux contre le prolétariat et sa révolution sociale. Maintenant, ce pourvoit vient de couronner son crime en emprisonnant les derniers anarchistes qui restaient encore en Russie, sans avoir pour cela la moindre raison. A Moscou seulement ont été arrêtés et condamnés à l'emprisonnement dans les camps de concentration les anarchistes dont nous avons cité les noms dans le *Libertaire* du 6 juillet.

Le prétexte officiel de ces arrestations a été un ouvrage intitulé : « La dictature bolcheviste à la lumière de l'anarchisme (Dix ans de pouvoir soviétique) », édité à Paris par l'« Organisation des anarchistes-communistes russes à l'étranger », se rattachant au journal « Dielo Trouda ». Or, aucun des camarades arrêtés n'a participé à cette publication, faite d'ailleurs il y a 15 mois.

Nos camarades ont été pendant dix ans dans l'impossibilité même de se réunir pour discuter des questions relatives aux idées et théories anarchistes. Les bolcheviks veulent l'anéantissement physique des anarchistes. Aucune critique venant des socialistes-étatistes ne leur est dangereuse ; mais le pouvoir « communiste » ne peut être tranquille tant qu'il subsiste des hommes qui, en vertu de leurs principes même, proclament que c'est l'idée même du pouvoir qui est la source de l'esclavage social et de l'existence des classes. Ces hommes — les anarchistes — sont les témoins les plus dangereux des crimes commis par les bolcheviks à l'égard de la révolution sociale.

En arrêtant les anarchistes, le pouvoir soviétique veut étouffer la pensée et faire taire les ouvriers et les paysans, pour empêcher toute protestation de leur part. Ce procédé avait déjà été employé par les bolcheviks en 1920, lorsque, à la veille de l'écrasement du mouvement makhnoviste et de celui de Cronstadt, à la veille de l'introduction de la Nep, ils arrêtaient les anarchistes partout dans les pays et les enfermaient dans les prisons où beaucoup d'entre eux se trouvent encore depuis ce temps.

Telles sont les circonstances et les causes des récentes arrestations.

Nous invitons la classe ouvrière de tous les pays à stigmatiser cette politique indigne à l'égard des ouvriers, des paysans et des anarchistes. Rappelez-vous, camarades travailleurs, que là où l'on tue l'idée anarchiste, l'idée d'émancipation de la classe ouvrière est tuée en même temps. A l'acte de provocation de la bourgeoisie américaine qui a tué Sacco et Vanzetti, le prolétariat international a répondu par le cri d'indignation, le cri de la haine de classe. Cultivez en vous, ouvriers de tous les pays, la même haine sacrée contre les bourreaux bolcheviks qui crucifient l'anarchisme et les anarchistes.

La persécution de l'idée anarchiste est un acte manifeste de contre-révolution, servant à maintenir l'existence de la bourgeoisie et des gouvernements bourgeois de tous les pays. La persécution de l'idée anarchiste à le même sens chez les bolcheviks et chez les bourgeois, et elle mérite au même titre le mépris et la protestation unanime des travailleurs de tous les pays.

Vive l'idée révolutionnaire, la solidarité révolutionnaire et l'émancipation révolutionnaire de la classe ouvrière par ses propres efforts !

L'organisation à l'étranger des anarchistes-communistes russes « DIELO TROUDA ». — Le secrétaire : P. Archinof.

On ne peut guère parler de religiosité sans dire ce que l'on pense de la superstition. Faut-il identifier superstition et religion ? J'ai souvenir d'avoir entendu, il y a une douzaine d'années, une correspondance à ce sujet avec Laisant. Alors que je soutenais qu'il y a une démarcation à établir entre ces deux courants d'idées, je n'étais pas loin d'être regardé par mon contradicteur comme cherchant à réhabiliter la religion. Il n'en était rien. Mais j'estime que, pour éviter de glisser d'une aberration dans l'autre, il est important de chercher en quelles elles diffèrent et aussi ce qu'elles ont de commun.

Un bloc de croyances, lorsqu'il se dissout, laisse toujours dans l'esprit des peuples qui les ont professées des résidus, les uns poussières de préjugés, en quelque sorte individualisées, les autres, mieux amalgamées recueillies par des groupes nombreux. La nouvelle religion, pour mieux assurer son triomphe, s'assimile les seconds, les incorpore à ses propres thèses, en fait enfin des dogmes et des rites : vénération des saints, des reliques, culte des morts... Quant aux premiers tout en les qualifiant de superstitions, elle se fait tolérante à leur égard tant que demeurent à l'état diffus dans la masse, ils n'ont pas tendance à s'agrégner pour préparer un retour offensif du culte déchu. Mieux encore, elle s'accorde d'une atmosphère de superstition favorable à sa propagation.

D'autre part, l'esprit humain, toujours prompt à peupler de fantômes les profondes insondables de l'Univers, enfante constamment de nouveaux concepts mystiques. Certains sont de simples majorations de la foi ou des rités. Du jour où leur succès s'affirme, où ils se vulgarisent et, disons le aussi, dès qu'ils s'avèrent d'un bon rapport, l'Eglise les adopte : c'est ainsi qu'ont été consacrées la marialatrie, la cordialité, c'est ainsi que se répand de nos jours le culte de St-Joseph dont la virginité sera d'ici peu article de foi. Lorsque les mythes lui demeurent étrangers l'Eglise les combat mais seulement au cas où ils deviennent agressifs à son égard, car elle a ses raisons pour ne pas prendre l'offensive contre eux.

C'est qu'en effet, s'il y a des différences entre la religion et la superstition, si l'une est une institution sociale et l'autre une spéculation privée, il y a entre elles une affinité profonde, commune origine dans la peur de l'inconnu, commune tendance à imputer à l'action de forces transcendantes les phénomènes imprévus qui nous surprennent ou nous menacent, au lieu de faire appel à l'observation, à l'analyse, à la logique pour les rattacher à une série de faits déjà étudiés et élucidés. Qu'elle soit un vestige de cultes abandonnés, qu'elle soit un bourgeon du culte régnant ou un germe isolé, la superstition végité sur le seuil du temple ; elle délabre les cerveaux en attendant que le prêtre courbe les fronts sous son geste autoritaire. L'esprit superstitionnel, du moment qu'il se dérobe au contrôle de la raison, est prêt à devenir un esprit religieux.

Assurément le travailleur est moins exposé que tout autre à glisser sur cette pente. Véritant chaque jour qu'aucune valeur ne se crée autour de lui sans dépense d'effort humain, il est peu enclin à invoquer l'intervention dans la vie de puissances surnaturelles. Mais, parmi les personnes plus ou moins oisives de son entourage, la diffusion des préjugés rencontre plus de facilités. Combiné de démolissons à leur retour dans leurs foyers, ont retrouvé leur famille, longtemps anxieuse de leur sort, ayant versé dans la superstition, pour être enfin gagnée à la religion toujours prête à exploiter les défaillances. Si la poussée de superstition que nous avons constatée pendant la guerre a été suivie d'un retour offensif des régimes autoritaires, il y a à la chose qu'une simple coïncidence. Le travailleur qui a commencé par prendre en pitie les pratiques superstitionnelles ou dévotees des siens, finit par admirer qu'elles pourraient bien éclairer un côté mystérieux de la vie. Première concession qui peut mener loin. Si ses antécédents, sa culture, lui font rejeter les mirages religieux, sa crédulité se tournera d'un autre côté, elle s'alimentera du surnaturel à masque scientifique que la presse lui dispense chaque matin et son bon sens n'en sera pas moins altéré. Que l'on se trouve en présence de la religion ou de la superstition, l'attitude à prendre est une attitude de combat.

Parmi les innombrables superstitions reçues, isolément sans intérêt, nous ne choisissons qu'une catégorie particulièrement dangereuse parce qu'elle implique l'attribution à l'homme de facultés surnaturelles, apparentées à l'instinct animal, se manifestant par l'intuition et reléguant la raison au second plan. « Nous pouvons nous dire, affirmer dès à présent que la sensibilité dont est douée l'individualité organique est beaucoup plus étendue que celle dont dispose la personnalité ».

Il est inutile de discuter en détail les prétextes de cette opinion, faits insuffisamment contrôlés, dires de personnes auxquelles on accorde confiance sans que leur équilibre mental soit vérifié. D'ailleurs, ainsi que l'écrivait jadis P. Bonnier : « Un fait n'est pour nous un fait que le jour où nous le comprenons. Jusque là il n'est qu'une apparence, une donnée. Comment savoir d'emblée, avant d'en avoir fait la théorie, si nous avons affaire à un fait vrai ou à un fait faux. La science actuelle est encadrée de faits qui disparaissent avec un peu de sens critique. La superstition du fait est une superstition comme une autre, pire que beaucoup d'autres parce qu'on ne s'en méfie pas ».

C'est donc à une critique des conséquences illogiques que l'on en déduit et non à l'examen des phénomènes douteux et incohérents dont elles dérivent que nous nous appliquons. Il ne s'agit pas pour nous d'opposer aux assertions mystiques une explication scientifique qui ne sera sans doute possible que lorsque les observations invoquées auront un caractère moins subjectif. Si nous faisons certaines suppositions, ce sera uniquement pour indiquer la voie dans laquelle il convient de s'engager pour ne pas être en contradiction avec les données expérimentales les plus sûres.

Les adeptes de la métapsychique prétendent que la conscience humaine se dédouble en conscience organique et conscience personnelle ; l'intuition est l'apanage de la première, la prévision rationnelle le lot de la seconde. Chez les animaux la conscience personnelle est peu développée, mais en revanche, son activité ne porte pas préjudice à la seconde qui fait à l'occasion des miracles. « La personnalité est un démembrage de la conscience, de l'intelligence, de la volonté organique. Elle représente une fonction supérieure si l'on veut, mais une fonction subordonnée, non suprême. L'intelligence organique est difficile à comprendre, car elle dépasse les bornes de l'intelligence personnelle. L'indépendance de cette dernière est grande, mais elle n'est qu'une faible partie d'un tout qu'elle étudie. La mémoire subconsciente est plus riche et plus fidèle que la mémoire associée à la conscience personnelle ; alors que la personnalité est engourdie par le sommeil, la conscience organique trouve des solutions et des combinaisons que n'avait pas découvertes l'intelligence de la personnalité, elle est souvent plus morale et plus savante ; le jugement organique est plus sûr et plus indépendant que celui de la personnalité ».

Et pour mieux fixer notre attention sur ces facultés merveilleuses, pendant que l'on nous dépoivre de notre raison, on fait miroiter devant nos yeux des prodiges, transmission de pensées, télévision, préognition. Que peut représenter la transmission à distance de la pensée ? Et d'abord quelle est l'origine de nos pensées ? Des impressions éveillent nos sens, des filets nerveux les canalisent, certaines cellules les transforment aussitôt en réactions, ou bien les transmettent à des centres supérieurs où elles se combinent les unes aux autres et deviennent des pensées. En un mot nous ne percevons pas des pensées, un cerveau ne reçoit pas d'un autre cerveau des pensées, nous percevons des gestes, des sons, des contacts, des vibrations de tous genres dont nous formons des pensées. Que notre énergie nerveuse, comme d'autres, émette des radiations dans l'ambiance, cela se peut, mais ce sont des mouvements ondulatoires du type courant, tels que ceux qui servent à la téléphonie sans fil, par exemple. Une pensée s'est, chez un interlocuteur, extériorisée en phrases, en ondulations de l'air ; un poste émetteur les change en ondes hertzianes qui traversent l'espace ; un poste ré-

cepteur en refait des sons qui, après le trajet ordinaire dans notre corps sont traduits en pensées. Encore faut-il que les sons appartiennent à une langue connue de nous, sinon il faut encore introduire dans le circuit un interpréte. A aucun moment les ondes hertzianes ne sont des pensées ; elles sont de simples intermédiaires entre des mouvements effectués et des mouvements perçus. Aussi doit-on s'étonner que, dans un livre paru il y a quelques jours, parlant des ondes, un professeur de Faculté des sciences, M. Boutric écrit : « N'est-il pas naturel de supposer qu'il en est bien d'autres que nous ignorons encore, mais que nos arrière-petits-neveux découvriront, et qui permettront peut-être de suivre la pensée à travers l'espace de la déceler et de l'inscrire ». Plus besoin de langage international, ni d'interprètes ; mais que de fraudes aux examens les professeurs de facultés n'auront-ils pas à dévisser !

On comprend l'embarras des métapsychistes pour expliquer la transmission des pensées. « Il est difficile de penser que l'organisme émet et dirige d'invisibles tentacules jusqu'à de grandes distances pour y recueillir l'impression cherchée. Il est aussi difficile de comprendre comment sa sensibilité serait transportée sous forme d'ondes qui s'éloigneraient de lui ». (Maxwell.)

Nous serons moins émerveillés si nous remarquons que les témoignages que l'on nous apporte, lorsqu'ils ne sont pas des récits de rêves, émanent de dormeurs éveillés ou de névropathiques. Mais pourtant, dira-t-on, si les prévisions se vérifient ? Avant d'y voir un sujet d'étonnement, a-t-on fait le calcul de la probabilité de l'événement, a-t-on même cherché les éléments nécessaires ? Je puis citer à ce sujet une constatation personnelle. Tirant au hasard une fiche dans les casiers d'un service municipal, puis le lendemain, loin de là, une autre dans le fichier d'une association tout à fait étrangère, je trouve le nom et le domicile de la même personne. Coïncidence surprenante ! D'après le nombre de fiches des deux lots, la probabilité calculée était très inférieure à un millionième. Cependant, ayant pu reconstruire la chaîne des causes, j'ai pu voir que le fait n'avait rien, que de très naturel, la rencontre était banale.

Discutons le cas de la divination en rêve. Un grand nombre de nos organes, le cœur par exemple, peut-être tous, n'interrompent jamais leur fonctionnement. Il en est très probablement de même du cerveau dont le jeu, pendant le sommeil, se traduit en rêves. Le docteur A. Marie écrit : « Il ne manque pas de psychologues qui considèrent que tout sommeil s'accompagne de rêves, mais que ceux qui n'en croient point avoir sont simplement ceux qui n'en ont aucun souvenir. Et en effet, il est remarquable que ceux qui prétendent dormir sans rêve sont parfois ceux qui parlent et agissent en dormant, comme certains somnambules qui ont une amnésie totale rappelant celle des comitiaux (épileptiques)... Le rêve serait continu pendant le sommeil, mais oublié à mesure, sans quoi il y aurait réveil (réveil réel) ».

Mais la multitude innombrable des rêves qui paraissent échapper à notre mémoire à cependant, comme tout fonctionnement physiologique, laissé des traces de son passage dans les voies d'association de notre système nerveux. Une perception réelle similaire, au réveil ou même plus tard, en ramène le souvenir et cela d'autant mieux que l'empreinte est plus forte, c'est-à-dire que le sujet du rêve est plus dramatique. D'autre part, nous ne situons un événement dans le temps qu'autant qu'il se trouve intercalé dans une suite d'événements réels, ce qui n'est pas le cas du rêve, sauf proche du réveil.

Que plus tard un incident tragique vienne à la connaissance d'une personne superstitionnelle ou nerveuse, celle-ci n'aura pas de peine à faire surgir de son stock de rêves non explicits, l'un d'eux qui concordera avec la catastrophe et qui, libre de toute attache dans le temps, sera automatiquement rapporté à la date exigée. Ajoutons encore que de nombreux physiologistes nous avertissent qu'il n'est pas de rêve qui ne soit réveillé après coup et qu'enfin la mythomanie,

plus répandue qu'on ne croit est habile à se dissimuler derrière la naïveté et la bonne foi.

Dans tous les cas avant d'accepter le don d'un esprit baladeur qui part, à notre insu, faire des reconnaissances en de lointains pays, il est prudent de lui opposer des hypothèses qui reposent sur des données minutieusement contrôlées soient encore en harmonie avec les notions que nous devons à la saine méthode expérimentale. Une sensibilité aussi subtile que celle que les métapsychistes proposent ressemble trop à une emanation de quelque puissance transcendante. Le miracle laïque doit nous être aussi suspect que le miracle religieux. C'est pour nous humilier notre personnalité réelle que l'on exalte une personnalité imaginaire.

Pour épaisser encore le mystère autour de nous, on nous invite à reconnaître, ainsi que le faisaient nos lointains ancêtres, une clairvoyance surprenante à nos frères inférieurs les animaux. Il ne s'agit pas seulement d'admirer, avec Fabre, la finesse et la précision de leur instinct ; il faut nous incliner devant un savoir qui ne doit rien à la pédagogie. Des gens cultivés, des littérateurs renommés, nous ont certifié, il y a quelques années, que les chevaux d'Elberfeld étaient capables d'effectuer les opérations arithmétiques les plus savantes. Ne nous a-t-on pas enseigné pourtant que toute la science humaine devait son essor à des besoins préalablement ressentis, la géométrie par exemple, à la nécessité de réaffester au possesseur son lot de terre recouvert par le limon du Nil. Quel besoin un cheval attaché dans le demi-jour, nourri par un valet, peut-il avoir d'extraire des racines carrées ? Nos aïeux ont péniblement appris à compter sur leurs dix doigts. Quelle merveille qu'un animal qui n'en a qu'à chaque membre ait découvert le système décimal !

Tout s'explique depuis que le physiologiste russe Pawloff nous a montré la relation entre le dressage et les réflexes conditionnés. On montre un os à un chien ; il saute abondamment. Si en même temps on lui fait entendre une note de musique et que l'on répète souvent l'épreuve on constate qu'il saute même en l'absence d'appât au seul retentissement du son accoutumé ; il faut même que la note soit donnée avec précision. Il suffit de quelque patience, pour faire incliner un certain nombre de fois la tête à un cheval, vers un appât imaginaria, et lui dicter, grâce à des intonations variées de la voix, la réponse à un problème.

Il semble qu'en explorant le domaine de la métapsychique nous nous soyons bien éloignés des questions sociales qui font l'objet principal de nos préoccupations. Pas absolument, car ceci nous achemine vers l'examen de théories qui, sous le couvert de la science, tendent à faire de l'homme le jouet d'un démon intérieur de la plus basse espèce et à le livrer à des directeurs de conscience aussi redoutables que les prêtres. Nous voulons parler des doctrines de l'inconscient et de la Psychanalyse de Freud.

G. GOUJON.

Pour que vive le Libertaire

Souscriptions reçues du 10 au 22 juillet 1929

Apdal, 1,50 ; Crémonini, 10 ; Bertin Georges, 5 ; En passant, 9 ; P. Quadrif, 5 ; J. M. Esperanto, 2 ; Nayrolles, 5 ; Dradin Julien, 10 ; Sole, 4 ; P. Pactole, 3,30 ; Roussel, 4 Fr. ; Ingelaere, 2,50 ; Une camarade, 3 ; Hérod, 5 ; Deux copains de Cosne (Pichon et Lemoine), 10 ; Bernard, 5 ; Delignal, 10 ; Robert, 10 ; A Faucier, 10 ; Montague, Blachon, André (pour le grand format), 15 ; Sandroz, 5 ; Mme Leroy, 10 ; Popowitch, 5 ; Collecte de la fête de Garches, 130 ; Baud Léon, 5 ; Epinay, 5 ; En passant, 1,85 ; Fournier, 1 ; Colin Raoul, 3 ; Alber, 5 ; Charles Eychenne, 10 ; Crouton, 5 ; Fil Emile, 2,50 ; Dénégry, 5 ; Apdal, 1,30 ; Passeron Jean, 10 ; Cabrelli Pierre, 2,70 ; Ernest, 3,50 ; Sole, 7 ; Soldeville, 5 ; Henriette, 2 ; Girardin Jean, 2 ; Apdal, 1,80 ; Soubiard, 7,40 ; Mort à tout régime autoritaire, 10 ; Armengol, 3 ; Quelques abonnés de St-Henri, 20 ; N'importe, 8 ; A. Faucier, 10 ; Charlot, 3 ; Lafitte, 4 ; Chapelain Antoine, 10 ; Illy, 2,65 ; Raoul Colin, 5 ; Julie, 7 ; Un drôle, 1 ; Ingelaere, 2,25 ; Anonyme, 100 ; N'importe qui, 3 ; Mme Vivien, 5.

Total de cette liste : 501 Fr. 25.

Camarades qui voulez voir grandir notre influence dans le mouvement ouvrier, n'oubliez pas qu'avec votre aide notre journal doit paraître en septembre sur grand format. Pour cela il nous faut votre appui financier et ce qui est mieux votre abonnement. S'adresser à N. Faucier, chèque postal : Paris, 4465-55, 72, rue des Prairies, Paris (20^e).

rables aux « maisons de rapport » modernes, mais où les logements étaient des taudis. Le nombre des taudis ne suffisait pas, d'ailleurs, à loger toute la plèbe, une crise du logement sévissait terrible dans l'immense capitale. Les agitateurs ne manquaient pas de mettre à leur programme la remise des loyers, la remise des dettes, l'abolition des créances, toutes questions susceptibles d'intéresser la plèbe. Mais la population urbaine, aveugle, résignée, esquivait à peine des velléités de révolte. Elle avait, pour soulager sa misère, les distributions frumentaires, la sportive, les congaiaries, et pour se distraire elle avait des jeux, des spectacles. Elle ne bougea pas au rejet de la loi de Rullion et elle fut facilement retournée par Cicéron qui laissant entrevoir la perte de ses guenilles.

Le mouvement avorta complètement à Rome, sans combat de rue. Il échoua peu de temps après dans la campagne romaine, après la bataille de Faesulae, où les paysans, insuffisamment organisés et armés, furent défaits par l'armée prétoriennne, Catilina succomba, les armes à la main.

Il ne faut pas demander aux historiens de l'ordre moral de nous donner la figure exacte de Catilina. L'hor

LES MARCHANDS DU TEMPLE

Oublant la correction qu'ils reçurent jadis, les voici à nouveau installés sur le parvis, gras et roses, frais et dodus, essayant de nous apitoyer sur les misères humaines et de nous extorquer par ce moyen, les fruits de notre travail.

Gabriel Gobron, dans le « Journal du Peuple » du 12 mai dernier, nous parlait d'une recrudescence de foi catholique dans les départements du nord-est de la France se manifestant par l'envoi aux ouailles de cheques postaux pour l'encourager et à renvoyer à ces messieurs, Or, le Moi vient de subir l'assaut de ces mendiantes et toutes en doutant que la Providence ait donné ma fortune à ces religieux bien pensants, j'ai été cette semaine, l'objet de leurs charitables intentions. J'ai en effet, trouvé dans ma boîte une enveloppe contenant :

1^e Une fiche verte de la congrégation des prêtres du Sacré-Cœur.

2^e Un tract m'indiquant le moyen d'entretenir des missionnaires ;

3^e Une liste en blanc destinée à être remplie par moi de noms de personnes s'intéressant aux œuvres religieuses ;

4^e Un mandat-chèque n° 600-40 Paris à l'adresse du supérieur des prêtres du Sacré-Cœur de Bruxelles ;

5^e Et enfin, une missive pour m'expliquer le pourquoi de cet envoi.

Dans cette missive, l'on me parle de Thérèse de Lisieux, du Père Gratry, de la nécessité de donner mon superflu pour que le règne du Christ-Roi arrive, l'on me demande si je veux que l'infidèle rentre dans la salle du festin (je n'y vais pas d'inconvénient) ; enfin, le tout se termine en me demandant de l'argent pour l'œuvre des missions du Sacré-Cœur dont le noviciat est à Bruxelles, 23, rue Desurmont, à Tourcoing (Nord).

Jusqu'ici, il n'y a rien d'extraordinaire ; mais j'oublie de vous dire les avantages que je retrouverai du mon argent, c'est ainsi que je participerai aux fruits d'une messe perpétuelle : l'immense majorité, enchaînée à un travail plus ou moins mécanique, brutal et forcé ; les millions de travailleurs, éternellement exploités, passant leurs tristes vies dans une misère voisine de la faim, dans l'ignorance et dans l'esclavage et condamnés par là-même à une obéissance éternelle ; puis d'un autre côté, la minorité plus ou moins heureuse, instruite, raffinée, exploitante, dominante, gouvernant, consommant la meilleure partie du travail collectif des masses populaires et représentant toute la civilisation.

Oui, Messieurs, cette Civilisation dont vous êtes si fiers, cette civilisation que vous, hommes de l'Occident, aimez à nous jeter à la face comme une insulte à nos autres barbares de l'Orient, — votre belle civilisation, Messieurs, a été de tout temps fondée, et elle repose encore aujourd'hui sur le travail exclusivement musculaire et forcée d'une immense majorité qui, au milieu de toutes vos libertés reste esclave, d'une majorité condamnée à la bestialité, au profit de l'humanité exclusive et étroite d'un petit nombre.

Et cette inégalité monstrueuse des conditions de la vie n'est point dans votre système une de ces choses qui doivent, qui peuvent se réparer avec le temps. Non, pour l'esprit même de cette civilisation elle est posée comme une chose fatale, éternelle. Et savez-vous pourquoi ? Votre civilisation repose essentiellement sur la séparation absolue des travaux de l'esprit de ceux du corps. Aristote l'a dit : « Pour pouvoir s'adonner librement aux premiers, il faut être délivré des derniers. De là la nécessité des esclaves, ou, ce qui va peut-être à peu près la même chose, des prolétaires salariés. Dans votre système pour entretenir le loisir intelligent de quelques libres penseurs, il faut le travail musculaire de plusieurs milliers d'hommes, réduits à l'état de bêtes de somme. »

Ce n'est pas tout, votre système économique confirme, rend absolument nécessaire et tend à étérniser cette même inégalité ; parce que considérant le travail de l'homme comme une marchandise, il est essentiellement fondé sur le bon marché croissant de cette marchandise. Dans cette concurrence inhumaine, effrénée, celui qui possède, celui qui est propriétaire de par la grâce de l'Etat, doit nécessairement écraser celui qui, ne possédant rien, est forcée de vendre au plus bas prix possible toute sa puissance productive, de se vendre lui-même avec tous ses enfants pour vivre. De la la civilisation étroite, exclusive, basée sur l'injustice et sur la violence du petit nombre — et la barbarie inévitable et l'esclavage infaillible de l'immense majorité des hommes.

Toute la question est donc de savoir si cet état de choses, état d'injustice et de violence, d'oppression et de mensonge, peut durer. Il est évident que non. Il fut un temps où les masses ouvrières trompées et endormies par des promesses religieuses

BONNES PAGES

Fragment d'un discours prononcé par Michel Bakounine au Congrès de Berne de la Ligue de la Paix et de la Liberté, en septembre 1868.

Nous tous qui sommes réunis dans cette enceinte, nous ne sommes ni des rois, ni des gouvernements, ni même les représentants de la bourgeoisie. Nous n'avons, nous ne devons pas avoir d'intérêt opposé à l'intérêt des travailleurs. Nous nous sommes réunis au nom de la justice et de la liberté, non pour marchander avec les travailleurs, ni pour les tromper, ni pour les exploiter, mais pour proclamer les principes qui seuls peuvent assurer la paix, la liberté et le bien-être des hommes. Nous ne leur devons pas des concessions mais la justice. En travaillant pour nous-mêmes, nous voulons, nous devons travailler pour eux, avec eux.

Mais pour que cette communauté de pensée et d'action soit possible, pour que les travailleurs aient foi en notre travail, pour qu'ils ne nous repoussent pas comme des alliés équivoques ou comme de faux-frères, il nous faut leur prouver que nous voulons ce qu'ils veulent, et qu'entre leur but et le nôtre, la différence n'existe pas.

Quel est leur but, Messieurs, la puissance souveraine qui est au fond de toutes leurs aspirations actuelles ? C'est l'égalité — pas seulement l'égalité politique, mais encore économique et sociale. Je vous demande la permission de m'expliquer.

Depuis qu'il existe une histoire, le monde humain a été partagé en deux classes : l'immense majorité, enchaînée à un travail plus ou moins mécanique, brutal et forcé ; les millions de travailleurs, éternellement exploités, passant leurs tristes vies dans une misère voisine de la faim, dans l'ignorance et dans l'esclavage et condamnés par là-même à une obéissance éternelle ; puis d'un autre côté, la minorité plus ou moins heureuse, instruite, raffinée, exploitante, dominante, gouvernant, consommant la meilleure partie du travail collectif des masses populaires et représentant toute la civilisation.

Oui, Messieurs, cette Civilisation dont vous êtes si fiers, cette civilisation que vous, hommes de l'Occident, aimez à nous jeter à la face comme une insulte à nos autres barbares de l'Orient, — votre belle civilisation, Messieurs, a été de tout temps fondée, et elle repose encore aujourd'hui sur le travail exclusivement musculaire et forcée d'une immense majorité qui, au milieu de toutes vos libertés reste esclave, d'une majorité condamnée à la bestialité, au profit de l'humanité exclusive et étroite d'un petit nombre.

Et cette inégalité monstrueuse des conditions de la vie n'est point dans votre système une de ces choses qui doivent, qui peuvent se réparer avec le temps. Non, pour l'esprit même de cette civilisation elle est posée comme une chose fatale, éternelle. Et savez-vous pourquoi ? Votre civilisation repose essentiellement sur la séparation absolue des travaux de l'esprit de ceux du corps. Aristote l'a dit : « Pour pouvoir s'adonner librement aux premiers, il faut être délivré des derniers. De là la nécessité des esclaves, ou, ce qui va peut-être à peu près la même chose, des prolétaires salariés. Dans votre système pour entretenir le loisir intelligent de quelques libres penseurs, il faut le travail musculaire de plusieurs milliers d'hommes, réduits à l'état de bêtes de somme. »

Ce n'est pas tout, votre système économique confirme, rend absolument nécessaire et tend à étérniser cette même inégalité ; parce que considérant le travail de l'homme comme une marchandise, il est essentiellement fondé sur le bon marché croissant de cette marchandise. Dans cette concurrence inhumaine, effrénée, celui qui possède, celui qui est propriétaire de par la grâce de l'Etat, doit nécessairement écraser celui qui, ne possédant rien, est forcée de vendre au plus bas prix possible toute sa puissance productive, de se vendre lui-même avec tous ses enfants pour vivre. De la la civilisation étroite, exclusive, basée sur l'injustice et sur la violence du petit nombre — et la barbarie inévitable et l'esclavage infaillible de l'immense majorité des hommes.

Toute la question est donc de savoir si cet état de choses, état d'injustice et de violence, d'oppression et de mensonge, peut durer. Il est évident que non. Il fut un temps où les masses ouvrières trompées et endormies par des promesses religieuses

se résignaient ; où pleines de foi et de respect superficiel pour la sagesse et pour la vertu des classes privilégiées, elles servaient d'instruments puissants mais aveugles à la politique de l'aristocratie d'abord, et plus tard de la bourgeoisie. Mais une cruelle expérience leur a démontré que la politique de toutes ces classes privilégiées bien qu'excessivement profitable aux intérêts de ces classes, et précisément parce qu'elle leur est profitable, tourne nécessairement et toujours au grand détriment des classes populaires. Il en est résulté ceci que ces millions d'ouvriers qui s'associent partout, forment évidemment aujourd'hui la plus grande puissance d'Europe, ont perdu toute foi d'abord dans la politique de l'Eglise monarchique et dans la politique de l'Eglise et maintenant dans celle de la bourgeoisie.

Messieurs, pour quiconque sait voir, il est évident qu'à l'heure qu'il est les ouvriers de l'Europe s'unissent de plus en plus à travers les frontières artificielles des Etats par cette grande Association Internationale des travailleurs, qui, à peine née, constitue déjà une grande puissance, — il est évident dès lors que les ouvriers de l'Europe sont bien décidés à prendre la politique en leurs propres mains, à faire eux-mêmes leur politique, c'est-à-dire la politique de l'émancipation du travail du jugement et des œufs du Capital. Toute autre politique leur est désormais étrangère, et ce qui est plus encore, ils considèrent avec beaucoup de raison comme hostile et contraire à leurs intérêts toute politique qui se poserait un autre but que cette émancipation économique radicale et complète des travailleurs.

Comment le comprennent-ils cette émancipation ? Qu'entendent-ils par ce mot ? Messieurs, ils veulent l'égalité, rien que l'égalité ; l'égalité non seulement politique mais économique et sociale. Ils sont fatigués de servir, ils veulent leur jour aussi — jour non du fruit du travail d'autrui comme le font encore les classes privilégiées, mais des produits de leur propre travail en entier sans devoir en sacrifier la plus belle partie au privilégié et à l'Etat. Ils sont fatigués de servir comme chair à Etat, à la puissance d'une organisation politique qui est toute à leur détriment, de former le piédestal immense de la civilisation insolente et oppressive du petit nombre. Ils veulent être des hommes aussi, — hommes par l'intelligence, par le bien-être et par la liberté.

UNE RÉPONSE

Le secrétariat de la région languedocienne du parti communiste a cru bon de répondre aux arguments signalés par moi dans le « Libertaire » du 6 juillet 1929 et cela en citant de nombreux extraits d'articles du « Libertaire » qui n'avaient aucun rapport avec la question traitée. Come pour triompher de moi, l'« Humanité » a reproduit le 13 courant, un document sur le nommé Bequet de la cellule de Savigny-sur-Orge, représentant cet individu comme un inspecteur de police. Je n'ai ici personne à soutenir, pas plus les bolchevistes purs que les oppositionnels ; mais, il m'est toutefois permis de faire quelques constatations. D'abord, le document reproduit ne porte aucune année, et à deux endroits différents on trouve bien la date du 10 octobre 1928, mais les deux chiffres indiquant l'année manquent, et puis, il y a

Le 22 juin dernier, l'opposition communiste allait donner à Savigny-sur-Orge, une réunion publique et contradictoire où se trouvait justement le nommé Bequet accusé par les purs, point assassin impunément un des leurs par les flics, nous ont donné un bel exemple. Puisse-t-il nous servir si quelque jour, l'un des nôtres tombait sous les coups de la canaille policière.

Or, aucun orateur n'est venu au nom du parti apporter la contradiction. Que signifie cette carence du parti ? Pourquoi, si l'on possédait le document publié par l'« Humanité » du 13 juillet, ne pas être venu aux yeux de tous stigmatiser l'homme que l'on accuse d'être un policier ? Je ne conclus pas, je laisse ce soin aux militants en faisant remarquer qu'il ne suit pas d'attaquer et de salir dans un jour nous, mais qu'il est préférable de venir à une réunion publique appeler un document.

Quant à la vanité orgueilleuse qui consiste à affirmer que seul le parti bolchevique est révolutionnaire, elle n'est même pas à examiner car, jamais un parti (fut-il bolchevique) n'a fait tout seul une révolution ; dans l'histoire, seul le peuple a toujours fait la révolution, seulement jamais il n'a su en profiter et ce sont justement les dirigeants de parti qui ont tout sourit aux révoltes sans leur faire de mal, mais qu'il est préférable de venir à une réunion publique appeler un document.

Il ne faisait pas appel à l'intelligence comme les philosophies grecques, il spéculait éfronter sur le « sentiment ». Son astucieuse originalité était de douter l'esclavage d'une âme par laquelle il égalait son maître... devant Dieu ; c'était aussi de donner au travail, à la peine et à la souffrance un caractère... divin ! C'était encore de promettre en récompense des tourments endurés sur terre des félicités para disiques... dans l'au-delà !

En fallait-il tant aux « apôtres » pour être écoutés et être compris ?

Avec quel enthousiasme intérieur et quelle extase l'esclave ne devait-il pas s'attacher à cette symbolique chrétienne qui, depuis l'enfancement dans une étable, en haine du monde, jusqu'au supplice ignominieux de la crucifixion, jetait avec fracas l'anathème au riche et proclamait la dignité éminente du pauvre !

Un phénomène n'allait pas tarder, d'ailleurs, à ronger par la racine le monde romain et à se communiquer de proche en proche avec une vélocité grandissante à l'universalité humaine. L'heure allait venir où grouillaient dans les carrières à demi comblées de la ville aux sept collines des foules composées d'échappés de l'ergastulum adorant un dieu nouveau imposé à leur crédulité par d'étranges thaumaturges.

Le christianisme allait naître ; une peste morale pire que les calamités physiques les plus effrayantes allait s'emparer de l'Homme et de la Terre.

Né d'un mythe judaïque greffé sur la vie

aventureuse et d'ailleurs hypothétique d'un tribun de la plèbe rurale, Jésus, le christianisme avait tout pour plaire aux esclaves.

SUR UN FAIT DIVERS

Les journaux nous apprennent qu'il s'est déroulé, ces jours-ci, dans les environs de Bordeaux, un « drame affreux ». Succinctement, voici les faits :

Le Portugais Manoel Ferrera, pour vivre, ne dédaignait point de braconner dans les propriétés des richards de la contrée. La chose n'allait pas sans inconvenients. Plusieurs fois, il avait été rencontré sur les terres du domaine de Bacalan, par le garde particulier du lieu. Ce dernier, l'autre jour, vit le Portugais au moment où il prenait la fuite avec son chien qui tenait une poule dans sa gueule.

Pour intimider le fuyard, le garde tira en l'air, deux coups de fusil et regagna son pavillon. Il aurait pu lui tirer dessus. La loi lui en donne l'autorisation, et vraisemblablement les tribunaux l'eussent absolué s'il avait tué le manant. Pris d'un scrupule rare chez ceux de sa profession, il préféra se borner à lui faire peur. Mais l'affaire ne s'arrêta pas là. Au bruit fait par la décharge du fusil, les voisins s'alarment. Et parmi ceux qui sortirent de leur demeure, se trouvait un brigadier de police, nommé Fargue, qui tenait un fusil à la main. En bon fil, il se tenait prêt — instinctivement, professionnellement — à donner la chasse au coquin qui donnait du fil à retordre aux agents de l'autorité.

Des Portugais, voisins et amis de Manoel Ferrera se précipitèrent sur notre bourrique pour l'empêcher de tirer sur leur copain. Mais notre brigadier, se sachant sûr de l'impunité n'hésita pas, il abattit un des Portugais qui courrait à lui.

Mais notre garache policière avait compté sans une chose : les représailles des amis de l'assassiné. Ceux-ci ne barguaient point. Comme disent les feuilles amies de l'ordre, une scène sauvage se déroula. Le brigadier fut lynché proprement par les Portugais, son fusil fut brisé en trois troncons, et ils ne l'abandonnèrent que lorsqu'il le crurent mort. La maréchausée ne tarda guère à arriver sur les lieux. Le brigadier Fargue qui, en dépit de la bonne volonté de ses agresseurs, n'avait point encore résigné son âme au Dieu des tantes, a été envoyé à l'hôpital. En dernière heure, les nouvelles sont bonnes, on pense qu'il crèvera d'ici peu. Ses obsèques seront solennelles. Le préfet, voire le ministre, iront mener à sa dernière demeure le brave serviteur de l'ordre, l'héroïque victime du devoir. Mme Chiappe s'abîma dans les larmes, mais l'ordre sera dévoué, il dévouera les Portugais qui lui ont ravi à son affection, à sa vigilante tendresse une de ses vacances bien aimées.

Il n'est pas mauvais quand même, devant la platitude des uns et des autres, que quelqu'un de temps à autre s'avise d'un geste viril. Les Portugais, en ne laissant point assassiner impunément un des leurs par les flics, nous ont donné un bel exemple. Puisse-t-il nous servir si quelque jour, l'un des nôtres tombait sous les coups de la canaille policière.

Dans sa Tribune des anciens combattants, la France Militaire se plaint amèrement que rien, dans les manifestations patriotiques ne distingue les « curieux » de ceux qui ayant été les soldats de Foch ont des droits incontestables sur le reste du troupeau humain.

Le rédacteur de cette feuille réclame un insigne pour les A. C. C'est une bonne idée ! Je vois très bien, par exemple, tous les anciens combattants que se flattent de l'être, aussi bégaiards qu'ils soient, porteurs d'une pancarte assez voyante sur laquelle on pourrait lire : « Je suis un A. C. J'ai été c. et je suis resté. »

Je soumette cette proposition au chroniqueur de la France Militaire, ne doutant pas qu'il la transmettra en haut lieu, si je puis dire !...

Comité d'Entr'aide

CAMARADES,

NOUBLIEZ PAS QUE « L'ENTRAIDE DE SOUTIEN LES EMPRISONNÉS ET LEURS FAMILLES.

FAITES DONC UN PETIT EFFORT POUR REMPLIR SA CAISSE.

René Ghislain.

Il ne faisait pas appel à l'intelligence comme les philosophies grecques, il spéculait éfronter sur le « sentiment ». Son astucieuse originalité était de douter l'esclavage d'une âme par laquelle il égalait son maître... devant Dieu ; c'était aussi de donner au travail, à la peine et à la souffrance un caractère... divin ! C'était encore de promettre en récompense des tourments endurés sur terre des félicités para disiques... dans l'au-delà !

En fallait-il tant aux « apôtres » pour être écoutés et être compris ?

Avec quel enthousiasme intérieur et quelle extase l'esclave ne devait-il pas s'attacher à cette symbolique chrétienne qui, depuis l'enfancement dans une étable, en haine du monde, jusqu'au supplice ignominieux de la crucifixion, jetait avec fracas l'anathème au riche et proclamait la dignité éminente du pauvre !

Un phénomène n'allait pas tarder, d'ailleurs, à ronger par la racine le monde romain et à se communiquer de proche en proche avec une vélocité grandissante à l'universalité humaine. L'heure allait venir où grouillaient dans les carrières à demi comblées de la ville aux sept collines des foules composées d'échappés de l'ergastulum adorant un dieu nouveau imposé à leur crédulité par d'étranges thaumaturges.

Le christianisme allait naître ; une peste morale pire que les calamités physiques les plus effrayantes allait s'emparer de l'Homme et de la Terre.

Né d'un mythe judaïque greffé sur la vie

aventureuse et d'ailleurs hypothétique d'un tribun de la plèbe rurale, Jésus, le christianisme avait tout pour plaire aux esclaves.

L'orthodoxie catholique prendra à rebours les évangiles. Les préceptes chrétiens mis en avant pour conquérir les masses esclaves seront rejettés dès lors qu'il s'agira de conquérir les

PROPOS D'UN PARIA

TRIBUNE SYNDICALE

Confédération Générale du Travail Syndicaliste Révolutionnaire

AUX TRAVAILLEURS !

Appelée à examiner la situation présente, la Commission administrative a décidé d'intensifier la propagande pour vulgariser le programme confédéral, établi conformément aux décisions du Congrès de Lyon.

Elle rappelle que ce programme est à la fois complet et permanent.

Tenant essentiellement à indiquer l'action immédiate qu'il y a lieu d'entreprendre pour atteindre les premiers paliers de réalisation, la C. A. précise qu'il s'agit, pour le moment, d'œuvrer :

1^e Pour l'obtention d'un salaire local ;
2^e Pour imposer le respect intégral de la loi de huit heures ;

3^e Pour l'institution des délégués syndicaux à la sécurité et à l'hygiène dans les usines, ateliers, chantiers, magasins et bureaux.

En conséquence, elle insiste très vivement auprès des organisations et des militants pour qu'ils fassent tous leurs efforts en vue de faire triompher aussi rapidement que possible ces revendications qui constituent le premier stade de l'action confédérale, dans le cadre de la C. G. T. S. R.

En ce qui concerne les menaces de conflits qui s'accumulent sur tous les points du globe, la C. A. considère que la lutte pour la conquête des marchés mondiaux et l'oppression des peuples coloniaux ainsi que des minorités nationales dans tous les pays atteint son paroxysme.

En présence de ces faits indéniables, la C. A. déclare que la guerre est à tout instant possible et que la lutte contre un tel fléau, qui menace l'humanité d'une disparition quasi-totale, doit être la première préoccupation du prolétariat.

La C. A. est convaincue que cette lutte doit être constante et qu'il ne peut s'agir d'opposer à l'action capitaliste une série de pustches de rue, comme celui qui est envisagé par la C. G. T. U. pour le 1^{er} août dont le seul avantage sera de faire de nombreuses victimes dans les rangs des travailleurs pour des résultats pratiquement nuls.

Elle demande aux adhérents de la C. G. T. S. R. de ne pas participer à cette action de se refuser à servir de « cobayes » sociaux aux « stratégies » du Parti Communiste, dans leur lutte pour la possession d'un pouvoir d'Etat, dont le syndicalisme poursuit la destruction.

La C. A. est d'ailleurs convaincue que les cheminots, les ports et docks, les postiers, les fonctionnaires et aussi une grande partie des ouvriers de l'industrie appartenant à la C. G. T. U. ne participeront pas à l'action décidée pour le 1^{er} août, dont les initiateurs eux-mêmes se mettront prudemment à l'abri, comme d'habitude, laissant ainsi, généralement, les bougres « du rang et de la file » faire les frais de l'opération.

En conséquence, elle demande aux adhérents de la C. G. T. S. R. de ne pas participer à l'action du 1^{er} août, de ne pas suppléer, par leur présence, à la carence certaine des nombreux éléments de la C. G. T. U. et du Parti Communiste qui ne suivront pas la discipline de leurs organisations.

Elle leur demande de conserver intactes, pour une action décisive, toutes les forces déjà organisées sur notre plan et de poursuivre sans délai et sans arrêt le recrutement, l'organisation et l'éducation des travailleurs qui sont en ce moment hors de la lutte, par la faute des partis politiques.

La C. A. de la C.G.T.S.R.

C. G. T. S. R.

Première Union Régionale. — Jeunesse syndicale. — Organisant une Grande Balade champêtre au bénéfice des camarades Tonelli et Martin. Dimanche 4 août, à 14 heures, place de Notre-Dame-Limite. — Départ à 7 heures de la place Jules-Guesde, tramways n° 26, descendre au terminus, prendre à gauche le boulevard de la Limite et suivre les flèches.

De 8 heures, déjeuner. De 9 à 12 heures, orchestre, bal, jeux divers. De 12 à 20 heures, bal, concours de chant, attractions et surprises. De 20 à 22 heures, dépôt en musique. Une buvette fonctionnant avec bière, limonade, cidre, vins, glace, etc., etc. — Le Comité.

Vient de paraître aux Editions musicales de la Maison des Arts », un recueil de chansons d'Eugène Bizeau, mises en musique par le maître compositeur F.-L. de Gardères.

Il comprend cinq œuvres, piano et chant : « Rêve creux », « Chanson virile », « Chanson couleur des Jours » (avec accompagnement de flûte ad libitum), « Aubade mélancolique », « Dans les Bois ». Prix net : 15 francs. Pour les lecteurs du Libérateur », franco, 12 francs.

S'adresser à E. Bizeau, à Massiac (Cantal), c/o 844, Clermont-Ferrand.

C. G. T.

Terrassiers. — L'assemblée générale du Syndicat aura lieu dimanche 28 juillet à 9 h. du matin à la Bourse du Travail, salle Jean-Jaurès, 3, rue du Château-d'Eau, Paris (10^e). En raison de l'importance de cette assemblée, tous les adhérents se feront un devoir d'être présents. D'importantes décisions seront prises.

LIBRAIRIE D'ÉDITIONS SOCIALES

72, Rue des Prairies, Paris (20^e Arrond.)

Chèque postal : FAUCIER-PARIS 1165-55

La Librairie d'Éditions Sociales se charge de fournir tous les ouvrages de philosophie, sociologie, sciences, littérature, question sexuelle, hygiène, ainsi que tous les classiques de langue française.

Il suffit, pour cela, de nous indiquer le titre de l'ouvrage, le nom de l'auteur, et si possible de l'éditeur.

Toute commande est servie dans les huit jours.

Nos conditions de vente sont les suivantes :

1^e Il n'est pas fait d'envoi à crédit ou contre remboursement ;

2^e Les frais de port sont calculés à rai-

ALBERT (CHARLES).
L'amour libre 9

ARCHINOFF.
Histoire du mouvement Makhnoviste (valeur 10 fr.) soldé 3 50

ARMAND E.
Initiation Individualiste-Anarchiste 9

BAKOUNINE M.
Dieu et l'Etat 1 50

Oeuvres (tome I, III, IV, V). Le volume 12

Correspondance 12

ESSEDE (J. M.).
L'initiation sexuelle 12

BERNSTEIN.
Socialisme théorique et démocratie sociale pratique 9

BERTH (EDUARD).
Les Méfaits des Intellectuels 12

BRIZON (PIERRE).
L'Eglise et la révolution française 3 50

CAFERO.
Abrégé du Capital de Karl Marx 6

CARPENTER EDWARD.
Prisons, Police, Châtiments 4

COMMENGÉ (D^e O.).
La Prostitution clandestine à Paris 24

CEURDEROY.
Jours d'exil (3 volumes) chacun 12

CHATTERTON HILL.
La physiologie morale 12

CORNELISSEN.
Le salaire, ses formes, ses lois 3 50

CHAZOFF.
Le mensonge bolcheviste 3 50

DARWIN.
L'origine des espèces, 1 vol. in-8, 604 pages 24

DE GREEF (G.).
Le même Ed Populaire (2 vol.) 12

Problèmes de Philosophe positive ;

LE LIBERTAIRE

Le conflit des pipiers de Saint-Claude

Le conflit qui met aux prises près de 3.000 pipiers avec un patronat de combat est l'un de ceux que l'on peut placer sous le signe de l'évolution capitaliste moderne.

Il s'agit, en effet, pour nos camarades de Saint-Claude de faire obstacle aux prétentions de leurs exploitants qui veulent consacrer d'une façon définitive l'esclavage des travailleurs de la pipe.

Après un chômage qui dure depuis novembre 1920, les patrons, pensant que l'heure est favorable, veulent imposer des diminutions de salaires allant, en certains cas, jusqu'à 75 0/0.

Qui, camarades, vous avez bien lu ! A notre avis de vie chère, au moment où tout va augmenter encore, il se trouve un patronat assez rapace pour essayer d'imposer une telle diminution !

Un contrat de travail existant depuis 1906 ; ce contrat avait, jusqu'à présent, sauvegardé bien que mal les intérêts ouvriers ; brusquement, les patrons se sont décidés à le rompre.

S'ils ont agi ainsi, c'est qu'une concentration patronale s'était opérée. Un trut : « Bruxelles Pipe Association » était formé ; ce trut englobe des maisons anglaises, américaines, allemandes et les quatre plus fortes maisons de Saint-Claude, berceau de l'industrie de la pipe.

Le but de ce trut est clair. Il consiste à faire supporter aux ouvriers tous les frais supplémentaires que les sois-disant lois sociales vont occasionner aux entreprises, et par la même occasion, introduire dans les ateliers une discipline de fer, qui enverra aux ouvriers toute sorte de révolte que les salariés de famine pourront susciter.

C'est donc une grande bataille qui s'engage. Bataille typique qu'il faudra suivre de très près, car elle sera féconde en enseignements.

Un sois-disant syndicat chrétien est intervenu juste à temps pour essayer de jeter le désarroi dans les rangs des grévistes. Il en a été pour ses frais.

Les conditions de la lutte ont également obligé les ouvriers à employer l'action directe et, jusqu'à présent, l'entrain des grévistes a été parfait.

Sans distinction de tendance, tous les ouvriers luttent d'un même cœur pour, non seulement résister aux prétentions patronales, mais encore imposer, si possible, de meilleures conditions de travail.

Il n'est de souligner que les camarades pipiers ont affaire à forte partie. Heureusement pour eux, tous les patrons pipiers de Saint-Claude ne font pas partie du trut, et il se pourrait que la compréhension juste de leurs intérêts pousserait les patrons non adhérents à la « Bruxelles Pipe Association » à accorder satisfaction aux ouvriers.

Lequel cas, ce serait la scission du bloc patronal et la victoire assurée pour nos camarades.

Ne nous dissimulons pas cependant que la lutte peut être longue, et qu'il faudra beaucoup de courage à nos camarades pipiers — après de longs mois et de nombreux mois de chômage — pour tenir le coup jusqu'au bout.

Il est donc à peine besoin d'insister auprès des camarades pour qu'ils fassent le meilleur accueil à l'appel lancé par la C.G.T.S.R.

Il faut que la solidarité s'exerce largement et vite. L'heure est trop grave pour qu'ils ne le comprennent pas.

L. H.

COMMUNICATIONS DIVERSES

Comité de Défense de Marseille. — Balade champêtre au bénéfice des camarades Tonelli et Martin. Dimanche 4 août, à 14 heures, place de Notre-Dame-Limite. — Départ à 7 heures de la place Jules-Guesde, tramways n° 26, descendre au terminus, prendre à gauche le boulevard de la Limite et suivre les flèches.

De 8 heures, déjeuner.

De 9 à 12 heures, orchestre, bal, jeux divers.

De 12 à 20 heures, bal, concours de chant, attractions et surprises.

De 20 à 22 heures, dépôt en musique.

Une buvette fonctionnant avec bière, limonade, cidre, vins, glace, etc., etc. — Le Comité.

LA SEYNE-SUR-MER.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Frankar. — Reçu argent. Voir Ledoux dont l'abonnement est terminé depuis le 30-6-28.

Planplan. — Passe me voir au plus tôt. N. Faucier.

L. H.

LA VIE DE L'UNION

Commission Administrative de l'U.A.C.R. — Réunion urgente lundi prochain, 29 courant. Présence indispensable de tous.

PARIS-BANLIEUE

Comité d'initiative de la Fédération. — Samedi 27 juillet, réunion des délégués à 20 h. 30, 72, rue des Prairies.

Groupe de 5, 6, 13 et 14^e arrondissements. —

Tous les mardis soirs à 20 h. 30, 10, rue de l'Arbalète, Paris (5^e). Les amis et les lecteurs sympathisants du « Libertaire » sont invités.

Groupe anarchiste communiste des 10^e, 19^e, 20^e arrondissements. — Samedi 27 juillet, de 16 à 18 h., 72, rue des Prairies.

Groupe des 11^e et 12^e. — Dans sa dernière réunion, le groupe a décidé que pendant la saison d'été, il ne se réunira que tous les 15 jours. Aussi les camarades se feront un devoir d'assister à notre prochaine réunion, mardi 30 juillet, local habituel.

Groupe du 15^e. — Réunion vendredi 2 août, présente indispensable de tous.

Groupe des 17^e et 18^e arrondissements. — Réunion tous les jeudis à 20 h. 30, 30, 1^e rue de l'Indépendance, 48, rue Duhesme (18^e). Jeudi prochain le 20, un camarade traitera de l'organisation de la production.

Groupe Libertaire d'Antony-Bourg-la-Reine. — Dimanche 4 août à 10 h. du matin au café de l'Espérance, 80, Grande-Rue à Bourg-la-Reine, assemblée générale. Les lecteurs du « Libertaire » habitant la région y sont cordialement invités.

Livry-Gargan. — Réunion du groupe le samedi 27 juillet, à 21 heures, à la salle Coulon, route de Paris.

Groupe de Pantin-Aubervilliers. — Les camarades anarchistes et sympathisants se réuniront

jeudi 1^{er} août à 20 h. 30, 42, avenue Edouard-Vaillant à Pantin.

Groupe de Saint-Denis. — Réunion vendredi 26 juillet. Local habituel. Suite de la causerie sur l'histoire du mouvement anarchiste.

PROVINCE

Lezignan. — Les amis et sympathisants de Lezignan et environs pourront se procurer « Le Libertaire » au bureau de tabac Lafitte, face au Centre des Sports.

Groupe d'Etudes sociales d'Orléans. — Le groupe se réunit chaque semaine. S'adresser à Raoul Colin, 31, rue des Murins. Appel aux sympathisants du « Libertaire ».

Groupe de Pézenas. — Le groupe de Pézenas, se réunit tous les dimanches matin, chez Ricaud, boulangerie, 11, rue Saint-Jean. Librairie, journaux. Appel à tous les sympathisants.

Le Groupe A.C.R. de Toulouse invite tous les camarades et sympathisants à assister à ses réunions qui ont lieu tous les samedis. Local du Groupe dimanche matin de 8 h. à midi réparation des achats en commun, rue St-Charles, 36.

Vente de livres, brochures, chansons sociales, rue St-Bernard, St-Sernin. Billets de loterie pour la Géographie universelle d'E. Recinos, fixe espagnol, le billet 2 fr. Les camarades que la chose intéressante peuvent s'adresser à Tricheux, route de l'Hirondelle, 6, Toulouse.

N. B. — Les camarades du groupe d'achat en commun sont priés de se souvenir que le Comité de Contrôle doivent se réunir le mardi 30 courant, aux fins d'inventaire et jeudi 1^{er} août, assemblée générale de tous les membres, réunion pour le compte rendu d'inventaire au local